

# MARIANNIC

PAR ANDRE THEURIET

(Suite)

Il se fit entre eux un profond silence, pendant lequel on entendit les moindres rumeurs éparses dans la campagne : le frisselis de la brise dans les châtaigniers, le heurt des fléaux au fond des granges, et tout au loin la solennelle respiration de l'Océan sur la plage du Riz. Un rouge-gorge gazouilla dans un vieux pommier ; un papillon aux ailes fauves, ocellées de violet, se balança un moment au-dessus d'une jubarbe qui fleurissait dans une fente de la terrasse, puis s'éleva en tournoyant.

— Ah ! murmura Yves, en continuant tout haut une pensée ébauchée dans l'arrière-fond de son cœur, que n'êtes-vous réellement une de ces simples ouvrières dont vous portez aujourd'hui le costume ! . . .

Avec une sourde joie et pourtant avec un anxieux tremblement, elle l'écoutait parler, souhaitant à la fois qu'il complétât sa pensée, et frissonnant à l'idée qu'il allait devenir plus explicite.

Mais la confiance qu'elle attendait, tout en la redoutant, s'arrêta sur les lèvres intimidées du peintre.

Inquiète de ce nouveau silence, Mlle de Tromelin releva ses paupières ; son limpide regard rencontra le regard épris d'Yves Cormier et, lentement, entre les yeux bruns du jeune homme et les prunelles azurées de la jeune fille, un courant de tendresse s'établit ; leurs âmes se pénétrèrent et se comprirent.

Yves lâcha sa palette et ses pinceaux et, humblement, s'agenouilla aux pieds de Mariannic :

— N'avez-vous pas deviné que je vous aime ? balbutia-t-il.

Les paupières ambrées s'abaissèrent de nouveau sur les yeux humides de Mariannic, et un frémissement agita ses lèvres ; mais elle resta silencieuse.

— Si mes paroles vous offensent, renvoyez-moi ! continua Cormier ; je sais que j'aurais dû mieux me contenir : c'est presque involontairement que j'ai laissé mon secret s'échapper . . . Vous vous taisez ? . . . Pardonnez-moi, et adieu ! . . .

Mais, au lieu de le congédier, Mariannic lui tendit les mains : un sourire courut, comme une ensoleillée, de sa bouche jusqu'à ses yeux, et, avec sa franchise coutumière, elle répondit simplement :

— Moi aussi, je vous aime . . .

Et, ce soir-là, on ne travailla pas au portrait plus avant.

## IV

L'amour désormais imprégnait de sa subtile émanation le domaine de Kerdouarnec tout entier. Il donnait aux œillets et aux roses du jardin une senteur non pareille ; baignait d'une idéale lumière, les sombres tapisseries du salon ; accompagnait d'une musique paradisiaque les rêves de Mariannic endormie dans sa chambre de jeune fille ; mettait une sonorité plus allègre dans le tintement des cloches de Ploa-ré et répandait son enchantement jusque sur les grises ondulations de la lande. Partout il régnait en maître dans le manoir, — et ce n'était point l'amour inquiet et timide des commencements, mais celui qui, sûr de lui-même, heureux de se sentir partagé, s'épanouit avec pleine sécurité en deux cœurs qui battent à l'unisson.

Toutefois, de même que la nature du sol modifie les plantes et les varie, de même l'amour change d'essence suivant les âmes où il germe. Tout en étant loyale et sincère, la tendresse d'Yves différait de celle de Mariannic.

Artiste par-dessus tout, le peintre était principalement séduit par la beauté de Mlle de Tromelin. Ce qu'il avait d'abord aimé en elle, c'était la délicatesse des traits, l'accord harmonieux des lignes, la grâce des contours et l'expression du regard. Il trouvait une satisfaction d'art dans le charme qu'il subissait et, inconsciemment, cette considération accroissait la vivacité de sa passion. En outre, venant après des années d'arides labeurs, après les péripéties pénibles d'une lutte quotidienne pour l'existence, cet amour, éclo en un milieu propice, était pour lui une halte heureuse succédant à une marche fatigante. Cela lui donnait la sensation d'un repos sous les arbres en fleurs d'un courtil, autour duquel s'étend de tout côté la lande pierreuse.

Il s'y délectait avec d'autant plus d'abandon que son esprit en retirait autant de profit que son cœur.

Certes, en s'éprenant de Mariannic, le peintre n'obéissait à aucun calcul d'intérêt, néanmoins un mobile plus vaniteux que tendre contribuait encore au développement de son amour : — Ce fils d'un obscur petit employé de Quimperlé, ce débutant encore inconnu, ne possédant d'autres ressources que son pinceau et n'ayant été jusque-là nullement gâté par les bonnes fortunes, éprouvait un mouvement de fierté en se sachant aimé d'une fille noble, distinguée, appartenant à l'une des meilleures familles de la Cornouailles. Son orgueil, secrètement chatouillé, le prédisposait à s'illusionner sur la force de l'affection qui l'attachait à Mariannic. N'étant point analyste de sa nature, il ne se rendait pas compte, du reste, de l'alliage qui altérait la qualité de cette affection et, comme on l'a dit plus haut, il se croyait sérieusement épris de Mlle de Tromelin.

Quant à Mariannic, son amour était du métal le plus rare et le plus pur. Dès ses premières entrevues avec Yves Cormier, elle avait pressenti en lui l'ami inconnu dont elle rêvait sous les châtaigneraies de Kerdouarnec. La ferveur enfantine avec laquelle jadis elle avait suivi en imagination les chevauchées de son héros au pourpoint vert, la tendresse que lui avaient mise au cœur les gwerz cornouillais, le besoin de dévouement qui la possédait, trouvaient enfin leur voie et leur objet. Comme elle, Yves était Breton et amoureux des beautés de la terre natale ; il en comprenait le charme enveloppant et partageait les naïfs enthousiasmes de Mariannic. De plus, il était artiste, jeune, plein de talent et de confiance en l'avenir. Elle le trouvait beau, elle le parait de toutes les vertus dont elle avait doué d'avance l'ami si longtemps attendu. Depuis qu'elle vivait près de lui, son âme s'était épanouie et illuminée. Aussi elle aimait Yves Cormier d'un amour pareil, en robustesse et en ténacité, à cette terre bretonne où la foi des ancêtres se conserve intacte ; où les légendes gardent toute leur vitalité ; où rien ne s'oublie, rien ne meurt.

Depuis l'après-midi où ils s'étaient avoué leur mutuelle tendresse, ils vivaient en un continuel ravissement. Rien ne troublait leur félicité dans cette solitude de Kerdouarnec où M. de Tromelin n'apparaissait plus qu'aux heures du souper, où Janette elle-même ne les surveillait que pour la forme et leur laissait une liberté absolue. Les jours coulaient pour eux clairs et ensoleillés ; ils ne les comptaient plus, ils en remarquaient à peine la fuite légère.

L'été faisait déjà place à l'automne, septembre répandait sur la baie ses brumes transparentes, à travers lesquels on apercevait les vagues silhouettes des barques, dont un brusque coup de lumière blanchissait parfois les voiles inclinées. Les châtaigniers jaunissaient déjà par endroits ; la lande se colorait de nuances d'un bleu sombre, pendant les jours pluvieux, et de fluides teintes d'or, dès que le soleil apparaissait. Souvent, après les séances accourcies, ils quittaient le jardin et gagnaient la campagne silencieuse.

Ils descendaient jusqu'à la plage du Riz par un chemin de piéton qui surplombait au-dessus de la baie et disparaît sous les ramures entrecroisées des frênes et des hêtres. Là, on était enfoui dans une ombre feuillue ; çà et là, sur les talus, les digitales et les silènes punctuaient de taches rouges la verdure uniforme et, de loin en loin, les halliers s'écartant tout à coup laissaient voir, comme par une fenêtre, la mer d'un vert bleuâtre, pareil aux yeux de Mariannic. Des falaises d'un jaune pâle s'échelonnaient sur les contours de la baie ; le Ménéhom surgissait dans une buée lilas et détachait sa double cime sur un ciel d'un azur laiteux. La douceur de l'air, la grâce des fleurs sauvages avivant d'une note rouge la fraîcheur des prés et des arbres, emplissaient Mariannic et Yves d'une confiance joyeuse. Leurs âmes se sentaient allégées et plus à l'aise. Rien alors ne leur semblait de nature à mettre obstacle à l'épanouissement de leur amour et ils échangeaient de souriants projets d'avenir . . . Il s'en revenaient au jour tombant. Une brume cendrée montait des prés humides, et en même temps une subtile mélancolie montait aussi en eux. La mer demeurait encore lumineuse ; mais du côté de Douarnenez, les rochers s'enténébraient, le port devenait obscur et, au-dessus de Plô-mar, l'aiguille du clocher de Ploa-ré se profilait grise sur le velours bleu foncé des bois : les pins de l'allée Sainte Croix bordaient tristement l'horizon de leur sommités en dents de peigne. — Avec le crépuscule, un doute envahissait l'esprit d'Yves Cormier, plus prompt à s'inquiéter, parce qu'il voyait avec plus de sang-froid la réalité des choses.

— Qui sait ? soupirait-il en serrant le bras de Mariannic posé sur le sien, qui sait si nous pourrions goûter encore longtemps cette paix heureuse ? cette joie de nous aimer sans arrière-pensée ? M. de Tromelin ignore notre affection et nos projets . . . Mais il faudra qu'il les connaisse bientôt, et croyez-vous qu'il se soucie d'accepter pour gendre un garçon ne possédant que ses pinceaux pour tout patrimoine ?

— Mon père m'aime, répliquait Mariannic, et il ne voudra pas me rendre éternellement malheureuse en s'opposant à notre mariage . . . Néanmoins, vous avez raison, et nous ne devons pas lui cacher plus longtemps l'engagement qui nous lie l'un à l'autre . . . Dès que les